

INTERVIEW

Combien de temps cela vous a pris pour écrire ce roman ?

Environ quatre ans.

Quelles sont les recherches que vous avez dû entreprendre pour tout ce qui concerne la vie à bord d'un bateau et les langues utilisées ?

J'aime énormément les récits navals du XIX^e siècle, donc j'avais une certaine connaissance du sujet. Pour le reste, c'était un tel plaisir que je ne sais pas si l'on peut parler de recherches. Je me suis rendu à l'île Maurice pour consulter les Archives nationales et visiter d'autres bibliothèques. J'ai passé un peu de temps à explorer la magnifique collection du Musée maritime national à Greenwich, en Angleterre. Mais le meilleur de tout, ça a été d'apprendre à faire de la voile – ce fut une expérience au-delà de tout ce que j'avais pu imaginer.

Le langage des lascars est un vrai défi. Comment vous en êtes-vous sorti ?

Un bateau dont l'équipage était composé de lascars devait être une véritable tour de Babel flottante. Des marins provenant de tout l'océan Indien étaient appelés « lascars » : des gens d'Afrique du Sud, de l'Asie du Sud, des Philippins, des Chinois, des Malais. Quand on consulte d'anciennes listes d'équipage, on ne peut s'empêcher de se demander comment ça fonctionnait à bord avec un équipage aussi cosmopolite. Ça devait être un sacré casse-tête sur les bateaux, car il est impossible de naviguer si les ordres ne sont pas absolument clairs – c'est pour cette raison que le jargon est si diversifié en anglais. Comment les lascars communiquaient-ils avec leurs officiers, en général européens ? Comment communiquaient-ils entre eux ? Ces questions m'ont embarrassé pendant longtemps, jusqu'à ce qu'un jour, alors que je parcourais le catalogue d'une bibliothèque, je tombe sur la référence d'un dictionnaire du XIX^e siècle ayant pour thème le langage des lascars. J'étais très excité. Et ce langage s'est révélé être une mixture merveilleuse donnant un jargon nautique, mélangeant des termes en hindi, urdu, anglais, portugais, bengali, arabe, malais, et j'en passe. Pour moi c'était fascinant parce que je retrouvais des éléments de nombreux langages avec lesquels j'ai grandi.

Aviez-vous dès le début en tête de situer l'intrigue à l'aube de la guerre de l'Opium ?

Je n'avais pas l'opium en tête quand j'ai commencé à penser à ce livre. J'étais plus intéressé par le voyage, la migration et la dispersion des Indiens à travers le monde. Mais cette dispersion commence sérieusement en 1830, juste avant la guerre de l'Opium, et les premiers émigrants venaient de cette partie de l'Inde britannique qui est devenue, sous le joug de l'East India Company, la plus importante région productrice de pavots du monde. Il n'y avait réellement aucun moyen d'échapper à l'opium : à cette époque, l'Inde, la Chine et l'Angleterre étaient unies par un océan de pavots.